

Jean-François Beauchemin, Renaud Longchamps, Annie Lafleur

Rachel Leclerc

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2013). Compte rendu de [Jean-François Beauchemin, Renaud Longchamps, Annie Lafleur]. *Lettres québécoises*, (152), 42–43.

☆☆☆ ½

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Fardeaux de mésanges

Montréal, L'Hexagone, 2013, 96 p., 24,95 \$.

Souvent ça rime

Avant même de l'ouvrir, j'avais presque décidé de ne pas aimer ce livre, mais il m'a vite assise dans ma suffisance. Voilà un écrivain qui ne prétend pas faire école et qui offre un banc confortable au bonheur, tout en satisfaisant amplement notre exigence de rigueur. Oui, on aime la plupart de ces textes dont on se dit pourtant à chaque page : « Voilà des vers qu'adorera Foglia comme les adore mon chat ! »

Certes il y en a, de la métaphore, et cela n'aidera pas la cause de ce transfuge. Quand un romancier saute la barrière et atterrit dans le champ âpre du poème, il court le risque d'être accueilli comme un plouc, ce que n'est pas Jean-François Beauchemin à l'évidence, lui qui a d'ailleurs la prudence de présenter ses textes comme des *chansons*. Combien de temps faudrait-il avant qu'un troubadour s'empare, pour les mettre en musique, de ces vers au rythme impeccable dont il ne faut pas boudier les images même quand elles semblent forcées — ce qui est tout de même rare — ni les rimes quand elles adviennent — par hasard ou par la volonté de l'auteur ? On pardonne vite « les solives de [ses] cils » (p. 20) et la neige qui « chancelle » (p. 19). On accueille chez soi cette poésie qui fait la part belle au songe des oiseaux et à l'instinct, à l'intuition maîtrisée, sans jamais tomber dans le populisme. Beauchemin déploie son talent de poète-parolier sans trembler, comme il a déployé son talent d'auteur de récits (je n'ose pas traiter encore une fois de « romancier » cet homme qui refuse d'inventer des histoires parce que la vie lui offre un terreau trop riche. Il y aurait un débat, pour ne pas dire un colloque, à tenir sur la fausse question du roman-roman...). Le seul petit défaut qu'on pourra trouver à ces poèmes, c'est parfois leur absence de chute ou de conclusion : ils s'achèvent alors dans l'abrupt comme si le dernier vers avait été avalé par un trou dans le plancher, perdu pour le lecteur.

Habiter son paysage intérieur

C'est dans la campagne qu'il a trouvé son inspiration, car l'homme habite sa maison, sa flore et sa faune avec une sensibilité rare. Il *marche sa terre*, dirait Miron-des-Laurentides, mais il avance surtout dans son imaginaire. Il est lui-même le territoire aimé des bêtes, avec son « sang parcouru de renards » (p. 46) et avec les « hautes écuries de [son] âme » (p. 23). Pour celui qui vit au cœur de la nature, la part spirituelle est bien présente, même esquissée avec réserve dans une très courte section intitulée « Dieu » : « j'entends ta voix lever les lièvres de mon prénom / ouvrir la voie aux tuiles vertes du gazon » (p. 80). Beauchemin est touchant d'intelligence et de lucidité quand il parle de l'inquiétude dont il semble avoir été tissé, quand il se met à l'écoute de « ce qui tambourine sous la housse de [son] corps » (p. 93).



JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Si la préface, signée Normand de Bellefeuille, et le mot d'introduction de l'auteur ont l'air de vouloir justifier cette poésie, c'est que les deux amis ont choisi de défendre sa nature profondément libre. Il y a quelque chose de la nostalgie proustienne dans ces longs vers qui vous emportent comme des chaloupes tout en évitant de céder à l'alexandrin. Il y a beaucoup d'élégance dans ce petit livre généreux et bien fourni, parfaitement travaillé. Par ces rimes qu'il nous arrive de débusquer ici et là, par la musique qui s'en dégage et qui donne envie de chanter, il y a aussi du Vigneault et du Félix Leclerc. Qui dira que ces deux-là ne méritaient pas de porter le manteau troué des poètes ?

☆☆☆ ½

RENAUD LONGCHAMPS

Quatre saisons en enfer

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2013, 50 p., 19,95 \$.

À l'étage des hallucinations

Par son approche anthropologique, l'œuvre de Renaud Longchamps ressemble à une Histoire de la prédation. Son dernier livre se présente comme le journal poétique d'une année passée dans un goulag désormais trop connu, visité par trop de gens, une génération entière dirait-on, une génération sacrifiée dans le laboratoire des savants fous, ces inventeurs de toutes les mixtures cancérigènes dont ils nous gavent depuis le milieu du xx^e siècle.

Il a beau crâner, évoquer sa « ridicule intégrité » (p. 9), il sait que sa peur n'est rien moins qu'ancestrale et il le dit. Car cette fois, c'est lui que le « crabe » a rattrapé pour tenter de le phagocyter. C'est à donner des sueurs froides, ce cyclope (le scanner) dont le grand œil vous transperce, ces mains froides qui vous retournent d'un mouvement brusque mais efficace, cette fin entraperçue : la mort comme une erreur de triage. Voilà un livre né dans le courage des combattants, dont la parution rappelle cependant que, si les auteurs faisaient tous des poèmes avec leur passage dans les salles de chimiothérapie, les éditeurs ne fourniraient pas. Cette grande épreuve, dont beaucoup reviennent différents sinon transformés, il faut bien qu'elle serve à quelque chose : pourquoi pas un livre ? On est loin cependant, très loin, du *Bras cassé* d'Henri Michaux.



RENAUD LONGCHAMPS

Quatre saisons en enfer



RENAUD LONGCHAMPS

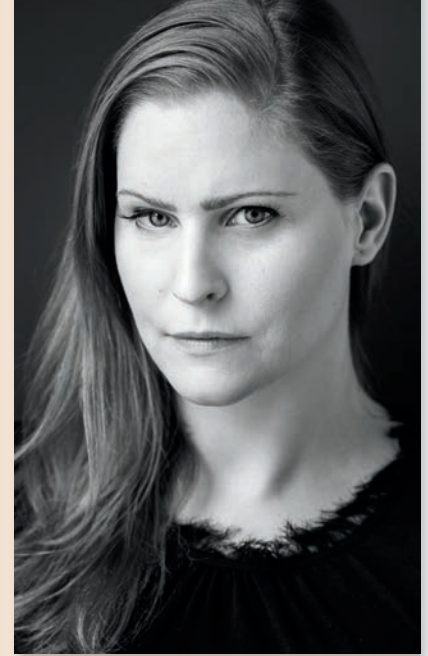
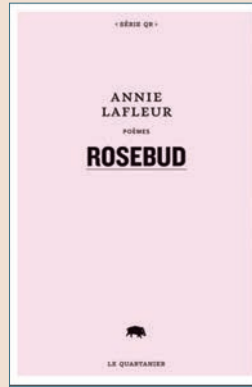
Le danger de mort guérit des névroses, disent les psychologues sur les étages d'oncologie. Les névroses ont beau revenir par la suite, un certain équilibre s'est installé. Renaud Longchamps, lui, se surprend à regretter de n'avoir pas gardé dans ses tripes « cette vie étrange et délirante qui se préparait à ravager [sa] pérennité » (p. 13). Mais voici : la douleur physique est une

chose terrible car elle a toujours raison. « Je vis en feu. Je suis en larmes [...] Maintenant la souffrance est ce cœur liquéfié par la rage de ne pouvoir en découdre avec la nature punitive. » (p. 20) Jamais ce poète n'aura été autant impliqué dans son registre poétique personnel — la science avec ce qu'elle nous apprend sur notre passé et notre devenir ; jamais il n'aura autant éprouvé dans sa chair le destin des humains, des trop-humains que nous sommes.

Un univers parallèle

Quant à la pulsion de vie, elle est partout présente et s'exprime souvent sur le mode hallucinatoire. Elle s'acharne sur d'obsessionnelles images : une porte de placard entrouverte dans la salle des traitements, dont la part d'ombre et de mystère menace ; des anges « mamelus » qui rôdent autour du lit et accordent parfois la caresse masturbatoire quêtée comme une preuve d'existence. Elle nous dit une rage inutile et à peine contenue, la tragique impuissance que le malade doit ressentir. Plus justifié que jamais, le triangle vie-sexe-mort s'inscrit petit à petit dans le livre avec sa logique, son animalité, sa puérite grossière.

Bien sûr, il y a tous les autres patients qui habitent avec vous ce cercle hors du monde, ces malades embarqués sur une galère faite d'ouate et de seringues, de sacs remplis de substances inquiétantes, quasi phosphorescentes, de constantes vérifications d'identité, d'odeurs étranges et de sens détraqués, d'espérance et d'épuisement. Ils sont tout autour de vous, et vous vous dites qu'ils sont plus « avancés » que vous ; vous refusez peut-être, avec raison, de vous figurer votre propre mort. Mais ces purs étrangers ne sauraient vous inspirer un livre plein de fausse compassion et d'hypocrite solidarité : quand le médecin, l'infirmière, le préposé, la bénévole, la psy et l'aumônier sont repartis chez eux, vous restez seul dans la tranchée, seul dans le placard, seul dans l'obscurité, à jamais seul devant le livre qui vous sortira de là et dans lequel vous écrirez : « Nous occupons le territoire de cette réalité parce que nous sommes incapables d'en assumer une autre sans la salir de nos cendres. » (p. 41)



ANNIE LAFLEUR

☆☆ ½

ANNIE LAFLEUR

Rosebud

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013, 94 p., 17,95 \$.

À quand le festival du texte trop court ?

Annie Lafleur maîtrise l'art de l'accroche, voilà un fait indéniable. Cette jeune bachelière en arts visuels et en littérature avait déjà publié deux livres de poésie aux titres aussi originaux qu'attrayants : *Prolégomènes à mon géant* (2007), *Handkerchief* (2009). Voici maintenant ce *Rosebud*, jolie plaquette d'un rose attachant, laquelle ne dément pas la spécialité de son auteure : le texte court, qui a paraît-il son festival, eh oui.

La plus célèbre scène du plus grand film d'Orson Welles, *Citizen Kane*, donne son titre au livre. Elle se veut aussi son « aiguillon » : c'est ce que nous apprend la quatrième de couverture, qui parle encore du « ravissement paradoxal d'une seule image : l'inconnaissable ». Comme, à la lecture, rien ne nous prouve que l'ensemble soit dédié au film, on se demande à chaque page de quoi ça peut bien parler. C'est que la poète utilise encore le dialecte obscur des débutants, un dialecte qu'elle devra se résigner à éclaircir si elle veut tenir la durée. Mais y a-t-il un sujet ? une volonté de communiquer ? un lien à défaire ? à refaire ? Bref, y a-t-il quelque chose à dire ? Ces textes, parfois constitués d'un seul vers, lui-même étonné de porter une page entière sur sa frêle ossature, sont si mystérieux et recouvrent une réalité si opaque, si impénétrable et personnelle qu'on serait bien embêté d'affirmer quoi que ce soit à leur sujet.

Certes, on trouve des strophes qui ont fait l'effort de nager jusqu'au lecteur, mais c'est comme si elles arrivaient jusqu'à ce dernier en kit à remonter. « Adieu par carrousel / frère et sœur / habitent les pièges » (p. 32). La plus étrange de toutes ces énigmes, dont la chute n'est pas sans intérêt, a peut-être le mérite de renvoyer au film, mais allez savoir : « À l'écran, une ébauche / un bourgeon / donne envie d'un casier / à néants » (p. 20). La plus étonnante : « Fessée surprenante / cette repousse beige / gâte le gant » (p. 66). La plus coquine : « Tu sors de ma bouche / la paille » (p. 91). Et l'une des plus intéressantes : « Une crampe précédant / le pas dans l'ascenseur / ne pas réagir ne pas tuer / lécher les enveloppes à fenêtre / d'autres détails viendront » (p. 71). Vrai, cela donne envie de revoir un film qu'on n'a pas dû comprendre.